

Jean-François Sonnay

Contes
de la petite Rose

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DE L'ASSOCIATION VAUDOISE DES ÉCRIVAINS,
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« CONTES DE LA PETITE ROSE »,
CENT TRENTE-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : ILLUSTRATION ORIGINALE DE DODE LAMBERT
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-136-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Charlotte

PRÉAMBULE

*M*A FILLEULE a de la chance. Ses parents l'adorent. Ils ne la laissent manquer de rien de ce qui compte dans une vie. Je le sais. Il en a été ainsi depuis sa naissance. Mais alors le parrain, me suis-je demandé, à quoi peut-il servir dans une si bonne famille ? À faire des cadeaux d'anniversaire, sans doute. Mais quels cadeaux ? Pas de jouets, elle en a déjà de très beaux. Pas de vêtements, la mode se démode trop vite. Pas de vidéos, pas de hits, de tops, de CD, de DVD, je suis largué. Pas de sucreries, c'est mauvais pour les dents. Les invitations au théâtre viendront plus tard. Les bijoux, ce sera le privilège de ses amoureux. Que me restait-il ?

Par élimination, je me suis rabattu sur une chose que je sais faire, paraît-il : raconter des histoires. Ma filleule recevrait donc des contes d'anniversaire. Encore fallait-il, pour la surprise, que ces contes ne se trouvent pas déjà sur le marché, c'est pourquoi j'ai décidé de lui en inventer chaque année de nouveaux. Les voici réunis en un volume.

Prudent, j'ai commencé petit : un petit conte d'une page pour le premier anniversaire. Me souvenant que, dans le faire-part de naissance, le nom de ma filleule était écrit sur un grain de riz, j'ai eu l'idée de raconter l'histoire d'une fillette pas plus grosse qu'un grain de riz. Ça tombait bien : elle tenait sur une seule page. Si les grains de riz sont appelés à germer, les petites filles le sont à grandir et ma filleule a bientôt approché de son deuxième anniversaire. Mes histoires devaient forcément suivre le mouvement. De un je suis donc passé à deux. La petite fille rencontrait son double dans un miroir et attendait des réponses à ses questions. J'en ai tiré deux contes de deux pages chacun. La règle était ainsi donnée : à trois ans, ma filleule recevrait trois contes d'anniversaire de trois pages chacun, à quatre ans, quatre de quatre, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du conteur, phénomène intervenu au lendemain du sixième anniversaire, comme vous pourrez le constater¹.

Ma filleule a de nombreux talents, mais il fut un temps où elle ne savait pas encore lire et j'ai dû aussi songer aux lecteurs adultes qu'elle solliciterait : parents, grands-parents, nounou. Pour qu'ils ne s'ennuient pas trop avec mes sorcières, mes ogres et mes oiseaux, j'ai entrelardé mes histoires de quelques gourmandises plus à leur goût, je l'espère.

Bon appétit !

¹ Je comptais évidemment les pages sur ma machine à texte, car il n'était encore pas question de livre. Ce sont des pages de trente-quatre lignes pour environ deux mille huit cents signes. Ceux qui ne me croiront pas peuvent venir vérifier le manuscrit chez moi. Le compte y est : préambule, suppléments et épilogue mis à part, il y a bel et bien vingt et un contes faisant un total de quatre-vingt-onze pages, pari tenu.

PREMIER ANNIVERSAIRE

RISSETTE

IL ÉTAIT une fois une petite fille mignonne et très gaie, prénommée Rose, mais que tout le monde appelait Rissette. Sa bonne humeur n'avait pourtant rien à voir avec ce surnom : on lui disait Rissette parce que, à sa naissance, la petite Rose n'était pas plus grande qu'un grain de riz. Elle était si petite que sa grand-mère avait dû chausser ses lunettes pour la voir et qu'il fallait faire attention de ne pas l'avaler quand on l'embrassait. Ses bras, ses jambes étaient si menus qu'on avait dû faire appel à des araignées pour lui tisser des vêtements. Elle dormait sur une plume de canard avec une couverture en poil de ouistiti, se baignait dans un dé à coudre et se nourrissait d'une goutte de lait. Ses parents se faisaient du souci, car le monde est dangereux pour les gens trop petits : Rissette aurait pu se noyer dans un verre d'eau, tomber dans les épluchures ou disparaître dans l'aspirateur, et n'importe quel oiseau aurait pu la manger d'un seul coup de bec.

Heureusement, Risetette grandit vite. Au bout d'un mois, elle mesurait déjà un pouce ; à six mois, elle atteignait la taille d'un pot de yaourt et elle fut bientôt plus haute qu'un biberon, car Risetette avait un pouvoir extraordinaire : celui de changer de forme. Elle pouvait se faire aussi petite qu'une fourmi et aussi grosse qu'une baleine, aussi légère qu'une graine de pissenlit ou plus lourde qu'un camion. Parfois, elle changeait de forme parce qu'elle en avait envie : c'est ainsi qu'elle est devenue papillon, grande dame à chapeau et broyeuse de chocolat. D'autres fois, elle se transformait sans le vouloir : elle s'endormait petite fille et se réveillait panthère ou reine des fées. Mais, avant de vous raconter ses aventures, il faut que je vous dise pourquoi on a quand même continué de l'appeler Risetette.

Le jour de son premier anniversaire, Rose eut dans sa bouche deux nouvelles dents, pas plus grandes que deux grains de riz. Alors son parrain de Paris lui dit ce poème :

*Rose, ma chérie, petite fleur de riz !
Fais risette, car tu plais quand tu souris.
Rose, diront les grands, Risetette, disent les petits,
La vie sourit quand tu te réjouis.*

Et Rose, la petite fille, est restée Risetette toute sa vie.

DEUXIÈME ANNIVERSAIRE

RISSETTE DU MIROIR

QUAND elle eut deux ans, Rissette découvrit avec stupéfaction qu'il y avait une autre Rissette dans la maison. Voici comment.

Un jour qu'elle était seule, tandis que maman était allée faire des courses, Rissette pénétra dans la chambre à coucher de ses parents. Elle ouvrit doucement la porte, de peur de rien déranger car, la dernière fois, elle avait renversé un poudrier et on lui avait interdit d'y remettre les pieds. Elle fit donc très attention, regarda vers la coiffeuse pour s'assurer qu'aucun flacon ne menaçait de tomber, vers le lit pour vérifier la place des oreillers puis, soulagée de voir que tout était en ordre, elle se tourna de l'autre côté et... eut un choc ! Là ! en face d'elle, sur le grand miroir qui montait du sol au plafond, il y avait une petite fille qui la regardait bouche bée ! Une petite fille qui portait le même pantalon de velours qu'elle, le même pull vert avec un éléphant, le même ruban rouge dans les cheveux. Et cette petite fille regardait

Risette avec des yeux pleins de terreur, comme si elle voyait une horrible sorcière. Craignant d'avoir de nouveau fait une bêtise, Risette recula le cœur battant mais, au moment de sortir, elle regarda encore du côté du miroir et s'aperçut que la petite fille avait disparu. Maman! Quel prodige: quelqu'un vivait dans cette pièce et Risette n'en avait rien su auparavant. Elle voulut en avoir le cœur net, s'avança de nouveau vers le grand miroir... et la petite fille reparut. Prenant son courage à deux mains, Risette demanda à l'inconnue:

— Comment tu t'appelles?

Et voilà que l'inconnue avait eu la même idée que Risette au même moment. C'était de la magie. Cette autre petite fille bougeait quand Risette bougeait, entrait quand elle entrait, sortait quand elle sortait, parlait en même temps et disait exactement les mêmes choses! Risette posa sa question une deuxième fois. L'autre parut hésiter, puis répondit:

— Je m'appelle Risette.

— Pas possible! Moi aussi, je m'appelle Risette.

— Alors nous sommes deux.

— Et tu habites dans cette chambre?

— Dans cette chambre, mais ailleurs aussi.

— Ailleurs, où?

— Dans la salle de bains, par exemple. Partout où il y a un miroir, tu me rencontreras. Est-ce que tu veux jouer avec moi?

— Pourquoi pas? Mais deux Risette, c'est embêtant. On ne saura jamais qui appelle qui.

— Tu n'as pas un autre nom? demanda la Risette du miroir.

— Oui : Rose.

— Ça alors ! Moi aussi.

— Je ne te crois pas : deux Rose et deux Rissette en même temps, ce n'est pas possible.

— Eh bien, appelle-moi pour voir.

— Rissette !

— Coucou, me voici.

— Rose !

— Coucou, me voilà.

Tout compte fait, c'était plutôt rigolo et Rissette, ce jour-là, s'amusa beaucoup avec la petite fille du miroir. Elles dansèrent, firent des grimaces et des révérences, jouèrent à la coiffeuse et à l'habilleuse, firent des sauts de puce, des sauts de saute-elle, des sauts de mouton, des sauts de loup et des sauts de lit. Malheureusement, la petite fille du miroir ne voulut pas suivre Rissette dans sa chambre pour faire la dînette.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de miroir dans ta chambre. Je n'habite que dans les miroirs.

— Alors nous ne serons pas toujours ensemble, fit Rissette, comme c'est triste !

— Mais non, répondit l'autre. Si nous étions toujours ensemble, ce serait ennuyeux et nous finirions par nous chamailler. Tandis que comme ça tu te réjouiras de me voir et, chaque fois que nous nous verrons, ce sera une fête. Tu dois savoir que les gens existent même quand on ne les voit pas. Si ta maman va au supermarché...

À ce moment, un bruit de clés près de la porte avertit Rissette que sa mère était de retour. Elle chuchota :

— Vite ! il faut que je me sauve, sinon je vais encore me faire gronder.

— Adieu, Rissette, dit la Rissette du miroir, ne m'oublie pas.

— Jamais je ne t'oublierai.

Et c'est ainsi que Rissette connut sa première grande amie : Rissette du miroir. Son amie la plus fidèle aussi, car elles se quittèrent souvent, parfois même elles se quittèrent très fâchées, mais elles se retrouvèrent toujours.

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT ?

ROSE n'avait pas qu'un surnom, Rissette, elle en avait deux. Ses parents, sa grand-mère, sa tante, son oncle et son parrain l'appelaient parfois *mademoiselle Pourquoi* et ce surnom n'était pas aussi affectueux que le premier.

Comme toutes les petites filles, Rissette était deux fois plus intelligente que les garçons et, chaque fois qu'elle ne comprenait pas quelque chose, elle demandait : « Pourquoi ? » Poser des questions, tout le monde le dit, est un signe d'intelligence, et Rissette était si intelligente qu'elle disait pourquoi à tout bout de champ, ce qui avait le don d'agacer les adultes. Alors, pour lui clouer le bec, on lui disait : « Arrête de dire pourquoi, mademoiselle Pourquoi, ou tu finiras par croasser comme un corbeau, bon sang de bois ! » Rissette n'appréciait pas les réprimandes, mais elle les oubliait vite.

Un soir à table, Rissette avait fini de manger, mais papa et maman continuaient de parler et le

repas n'en finissait pas. Rissette n'y tenait plus. Elle se tortilla sur sa chaise, soupira, se tortilla, soupira, tant et si bien qu'on lui permit de sortir de table.

— Est-ce que je peux retourner au jardin ? demanda Rissette, car il faisait encore jour.

— Oui, mais va d'abord mettre un tricot.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fait plus froid que cet après-midi.

— Pourquoi il fait plus froid ?

— Parce que le soleil se couche, répondit papa.

— Pourquoi il se couche, le soleil ?

— Ne lui réponds pas, fit maman à l'adresse de papa : elle fait sa mademoiselle Pourquoi. Rissette ! va chercher un tricot et laisse-nous finir de dîner tranquilles.

Rissette ne put s'empêcher de demander encore pourquoi le soleil se couchait plus tard en été qu'en hiver. Elle n'obtint pas de réponse. C'était vexant. Elle alla prendre son tricot et sortit dans le jardin, mais elle était de mauvaise humeur et n'avait plus envie de jouer. Au fond du jardin, un merle sifflait. En voilà un qui avait l'air gai. Il sifflait joliment : on aurait dit une chanson sans paroles. Rissette courut vers lui et demanda :

— Pourquoi tu chantes ?

Le merle non plus ne voulut pas répondre ; il s'envola. À croire que tout le monde s'était ligué pour la contrarier. Heureusement qu'il restait la Rissette du miroir, sa sœur jumelle, son amie : elle au moins accepterait de l'écouter. Rissette rentra dans la maison, se rendit à la salle de bains, monta sur un tabouret et fit un grand sourire à sa chérie.

Risette du miroir parut aussi toute contente de la retrouver. Enfin quelqu'un à qui parler!

— J'en ai marre, déclara Risette. On ne veut jamais répondre à mes questions.

— Tu n'as peut-être pas posé la bonne question à la bonne personne.

— J'ai seulement demandé au merle pourquoi il chante.

Risette du miroir eut l'air embarrassé.

— Peut-être qu'il ne comprend pas le français.

— Tu le sais, toi, pourquoi les oiseaux chantent?

— Non, mais on peut essayer de réfléchir ensemble.

Ce n'était pas si simple. Chaque question appelait d'autres questions et chaque nouvelle question en appelait d'autres encore. Il y avait de quoi donner le tournis. Est-ce que les oiseaux chantent pour se faire plaisir ou pour faire plaisir aux autres? Sont-ils gais ou tristes? Des oiseaux chantent le matin, d'autres le soir, pourquoi? Est-ce qu'il y a des oiseaux qui chantent la nuit? D'ailleurs, tous les oiseaux ne chantent pas: certains pépient, d'autres sifflent une mélodie, d'autres piaillent, crient ou gazouillent, mais pourquoi? Ni Risette ni son amie du miroir ne trouvèrent de réponse et Risette, qui craignait de ne pas pouvoir fermer l'œil cette nuit-là après tant d'agitation, résolut de poser tout de même la question à sa mère, quand elle viendrait la border dans son lit. Pour que maman ne gronde pas, elle le fit d'une petite voix plaintive, comme si elle avait mal au ventre. Maman n'était heureusement plus fâchée, mais elle ne savait pas pourquoi les oiseaux chantent.

— Il faut leur demander, ma chérie. Ce soir, ton merle était pressé, mais demain tu le reverras et si tu t'approches tout doucement, il t'écouterà. Je suis sûre qu'il aura des tas de choses à te raconter. Dors maintenant.

TROISIÈME ANNIVERSAIRE

LES TROIS FRÈRES

LE LENDEMAIN, ô surprise ! il avait neigé. Certaines grandes personnes vous diront qu'il ne neige pas en plein été mais, dans le monde de Rissette, il arrivait des choses incroyables et les surprises ne manquaient jamais. Ce jour-là, il y avait même tellement de neige qu'on ne voyait pas le plus petit coin de terre, pas la moindre herbe et que les arbres du jardin semblaient perdus dans un désert blanc. La neige était profonde et légère. Chaque pas que faisait Rissette soulevait un tourbillon de paillettes fines, fines, fines. Malheureusement, on ne voyait pas non plus un seul oiseau : le merle s'était caché Dieu sait où et on n'entendait ni chant ni piaillage, au point que Rissette se demanda si elle était devenue sourde. La pauvre commençait à désespérer quand elle aperçut ses voisins, les trois frères, qui balayaient la neige devant leur porte, faisant monter dans le ciel un nuage de poudre blanche plus gros que leur maison.

Les trois frères habitaient une drôle de maison avec un toboggan pour descendre à la cave, un trou de souris pour entrer au rez-de-chaussée et une fermeture Éclair pour aller dans la cheminée. Ces garçons étaient aussi un peu bizarres : très gentils, très polis, très bricoleurs, ils ne jouaient pas avec les autres, préférant passer leur temps à ranger leur maison, à faire des provisions et à jardiner.

Le premier s'appelait Bonjour. Il était long et sec comme un échalas, si long qu'il devait dormir debout dans la cheminée, aucun lit n'étant assez grand pour lui. Cette cheminée était d'ailleurs très confortable et chaque jour Bonjour y apportait des améliorations. Il l'avait tapissée de velours noir, garnie de coussins en plumes de corbeau et le soir, quand il fermait la fermeture Éclair, il y faisait noir comme dans un four. Bonjour avait besoin de ça pour dormir.

Le deuxième s'appelait Bonappétit. Il était gros comme une bonbonne et s'il trébuchait, il roulait sur son ventre et son derrière comme un ballon. C'était lui qui avait construit le toboggan jusqu'à la cave où il dormait. Son lit était un panier plein de paille, à côté de l'armoire à confitures. Le soir, quand il était bien fatigué d'avoir vidé puis rempli son garde-manger, Bonappétit se laissait glisser sur le toboggan et tombait moelleusement dans la paille élastique. Bonappétit aimait tout ce qui était moelleux.

Le troisième s'appelait Bonnenuit et il était tout petit, si petit qu'il lui suffisait d'un trou de souris pour entrer dans sa chambre. Des trois frères, Bonnenuit était le moins travailleur. Il préférait regarder pousser les coquelicots dans le jardin,

rêvasser et faire la sieste. Très frileux, il dormait sous trois couvertures de laine et le soir, au moment de s'endormir, il comptait et recomptait tous les moutons qu'il fallait tondre pour faire trois couvertures bien chaudes.

Risette s'avança jusqu'à la clôture.

— Vous n'avez pas vu le merle ? demanda-t-elle aux trois frères.

— Bonjour, dit Bonjour. Non, nous n'avons pas vu de merle ce matin.

— Et les autres oiseaux ?

— Quand on ne voit ni l'herbe ni la terre, répondit Bonappétit, on ne voit pas d'oiseaux non plus. Les oiseaux ne mangent pas de neige, c'est bien connu.

— Qu'est-ce qu'ils mangent ? demanda encore Risette, qui n'était jamais à court de questions.

— Ils ne mangent pas, ils dorment, répondit Bonnenuit, car qui dort dîne. Quand on dort, on n'a ni faim ni froid.

Risette, très déçue, poussa un gros soupir. Bonjour lui demanda pourquoi elle tenait tant à voir le merle. Elle expliqua qu'elle voulait savoir pourquoi il chantait. Bonjour s'étonna.

— Drôle de question, fit-il. Je ne me la suis jamais posée. Et vous, mes frères, est-ce que vous savez pourquoi les oiseaux chantent ?

— Aucune idée, bougonna Bonappétit, je sais pourquoi ils mangent et ça me suffit.

— Tout ce que je sais, ajouta Bonnenuit, c'est pourquoi ils ne chantent pas quand ils dorment : parce qu'on ne peut pas chanter et dormir en même temps.

— C'est triste, se lamenta Rissette. Moi qui avais promis à mon amie du miroir de lui apporter la réponse. Si je ne tiens pas ma promesse, elle ne voudra peut-être plus jouer avec moi. Si seulement je trouvais quelqu'un pour m'aider !

Bonjour tenta de la consoler en disant qu'il interrogerait les cigognes qui nichaient sur sa cheminée, mais il faudrait attendre leur retour, car elles venaient de partir en vacances de neige.

— Moi, je crois que les oiseaux chantent parce qu'ils ont faim, dit alors Bonappétit pour faire plaisir à Rissette. Les bébés crient, les vaches meuglent, les oiseaux chantent pour avoir à manger. Il n'y a pas de quoi s'étonner : c'est toujours le ventre qui commande.

— Tu dis n'importe quoi, fit Bonnenuit, tu ne penses qu'à manger. Tout le monde n'est pas comme toi.

— Et toi tu ne penses qu'à dormir, paresseux !

— Taisez-vous ! coupa Bonjour, qui était le plus sage des trois frères.

Voyant que ses voisins ne pouvaient pas l'aider, Rissette se mit à pleurer. Les adultes ne répondaient pas aux questions, tous les oiseaux étaient partis à cause de la neige, les trois frères ne s'intéressaient qu'à leurs petites affaires, et elle ne savait toujours pas pourquoi les oiseaux chantent. Que dirait la Rissette du miroir ?

— Ne pleure pas, lui dit gentiment Bonjour. Mes frères et moi, nous allons t'aider. Il y a sûrement une solution.

— On pourrait aller chez la sorcière Sans-Dent, suggéra Bonappétit.

— Bonne idée, reprit Bonjour, elle possède un corbeau noir très intelligent.

— Une sorcière ! s'écria Rissette. Elle ne va pas nous faire de mal ?

— Non, plus maintenant qu'elle a perdu ses dents. Autrefois, c'était une vilaine sorcière qui mangeait les enfants grillés à la poêle avec des piments, mais aujourd'hui, grâce à nous, elle ne mange plus que des purées et des compotes, comme un bébé.

— Comme toi, ricana Bonnenuit en pinçant le gros ventre de Bonappétit.

— C'est pas vrai ! protesta celui-ci, je ne suis plus un bébé : je mange des confitures aussi. Et toi, si tu mangeais un peu plus, tu ne serais pas si petit !

— Arrêtez de vous chamailler, gronda Bonjour. Nous allons conduire notre voisine chez la sorcière Sans-Dent. N'aie pas peur, Rissette, avec nous, tu ne risques rien puisque c'est nous-mêmes qui lui avons arraché ses dents. En chemin, je te dirai comment.

Les trois frères posèrent leurs balais et la petite bande se mit en route. Tout le monde était de bonne humeur, sauf Bonnenuit qui avait peur de rentrer trop tard, mais les trois frères ne se quittaient jamais et il fut bien obligé de suivre les autres.

LES DENTS DE LA SORCIÈRE

LA MAISON de la sorcière se trouvait dans une petite rue où personne ne passait. C'était une ruine : les murs étaient lézardés, les volets cassés, il y avait des morceaux de carton aux fenêtres et tout était envahi d'un fouillis de buissons, d'épines et de mauvaises herbes. La plupart des gens pensaient que cette baraque était abandonnée, mais les enfants, qui sont plus observateurs que les adultes, savaient qu'une sorcière vivait là et que tout ce désordre, cette saleté avaient pour but d'éloigner les visiteurs, car elle n'aimait pas être dérangée.

Cette sorcière était affreuse. Quand ils la voyaient passer, les enfants se moquaient d'elle et chantaient à tue-tête :

*Sorcière à trois dents
Tu nous mangeras pas
Sorcière à trois dents
Mange plutôt tes doigts !*

Il faut dire qu'elle était maigre et cagneuse, avec des doigts crochus, un nez bossu et des oreilles pointues. Dans sa bouche, elle n'avait que trois dents. Pourtant, si on la croisait en ville, elle ne faisait pas peur : on aurait dit une vieille poupée cassée. Les enfants la chahutaient, marchaient sur son balai et lui tiraient la langue. Mais aucun n'osait s'approcher de sa maison, car on racontait qu'elle y faisait griller des enfants à la poêle pour les manger avec des piments et de la sauce rapicotarde, une horrible mixture de sa fabrication, à base de queue de rat, de pisse de coq et de racine de moutarde.

C'est pourquoi tous les enfants évitaient la maison de la sorcière. De loin, on la reconnaissait facilement avec ses trois cheminées et le corbeau noir posé sur le toit. La première cheminée était en bois : c'était là que séchaient les piments. La deuxième était en verre : c'était par là que s'échappaient les vapeurs du chaudron où mitonnait la sauce rapicotarde. La troisième était en pierre : c'était celle du grand foyer où la sorcière faisait griller les enfants.

Un jour, comme cette sorcière passait devant la maison des trois frères, elle aperçut Bonappétit qui revenait du supermarché avec des provisions : de la farine pour un gâteau, des groseilles pour la confiture et du lait pour la soupe. La sorcière ne s'intéressait ni à la farine, ni aux groseilles, ni au lait, mais la vue de ce garçon si joufflu, si ventru, si fessu, lui mit l'eau à la bouche. Elle décida de l'attirer chez elle pour s'en faire une grillade.

— Bonjour, beau garçon, dit-elle. Voudrais-tu aider une pauvre vieille qui ne peut plus faire ses

commissions elle-même ? En récompense, je te donnerai des confitures.

— Je veux bien, répondit Bonappétit qui avait toujours faim, mais il faudra aussi inviter mes frères Bonjour et Bonnenuit, car nous ne nous séparons jamais.

Tout heureuse d'en avoir trois pour un, la sorcière fut d'accord. Elle commanda trois sacs de bois pour le feu, deux kilos de piments extra-forts et un bidon d'huile à frire. Il fallait tout apporter chez elle le lendemain avant midi. Ce qu'ils firent. Bonappétit emporta aussi un sac plein de paille humide. Vous verrez pourquoi tout à l'heure.

Le lendemain, la sorcière avait préparé son festin : la sauce rapicotarde mijotait dans le chaudron, une assiette de piments trônait sur la table, une grande poêle à frire était prête au coin du feu et le feu pétillait déjà dans la cheminée en pierre. Mais quand la sorcière vit les trois frères, elle fut contrariée. Si le gros Bonappétit était à son goût, elle n'avait pas du tout envie de s'étrangler avec le maigre Bonjour ni de se prendre le petit Bonnenuit entre les dents. Et si d'aventure les deux frères voulaient l'empêcher de manger le troisième ? Elle décida de renvoyer les moins appétissants.

— Comme c'est bête, dit-elle à Bonjour, j'ai oublié la poudre de perlimpinpin. Va m'en chercher pendant que tes frères m'aideront à mettre la table.

La sorcière savait que la poudre de perlimpinpin n'existe pas et que Bonjour aurait toutes les peines du monde à en trouver ; il ne reviendrait pas

de sitôt. Bonjour ne dit pas non et sortit. Au bout de trois minutes, la sorcière se tourna vers Bonnenuit et s'écria :

— Mais où donc ai-je la tête ? J'envoie ton frère me chercher de la poudre de perlimpinpin et ne lui donne même pas d'argent. Va vite le rejoindre et rapportez-m'en pour six sous.

Elle lui tendit les six sous et Bonnenuit sortit à son tour sans broncher. La sorcière ne s'attendait pas à triompher si facilement.

— Tes frères sont très obéissants, remarquait-elle à l'adresse de Bonappétit. Est-ce que toi aussi tu fais tout ce qu'on te demande ?

— Oui, répondit-il, si c'est raisonnable.

En réalité, les trois frères avaient mis au point une ruse avant de venir. Ils connaissaient parfaitement la réputation de la sorcière et voulaient la punir de sa méchanceté. À peine Bonjour était-il sorti qu'il revint sur ses pas, grimpa sur le toit de la maison et se glissa dans la cheminée en pierre. Au passage il arracha une plume au corbeau. Quant à Bonnenuit, il rentra dans la maison par un trou de souris et courut se cacher sous le verrou de la porte. Pendant ce temps, Bonappétit devait faire semblant d'obéir à la sorcière.

— Mets la grande poêle sur le feu, lui dit-elle.

— À vos ordres.

— Apporte le bidon d'huile !

Profitant de ce que Bonappétit était occupé, la sorcière alla tirer le verrou pour l'empêcher de s'enfuir, puis elle revint en se frottant les mains, sans s'apercevoir que Bonnenuit avait aussitôt tiré le verrou dans l'autre sens et que la porte était de

nouveau ouverte. À ce moment, Bonnenuit siffla comme siffle le vent.

— Qu'est-ce qui siffle comme ça ? demanda la sorcière.

— C'est le vent sous la porte, répondit Bonappétit.

Ce sifflement était un signal pour les trois frères. Tout d'un coup, Bonjour ferma le couvercle à bascule de la cheminée et la fumée se mit à envahir la maison. Bonappétit sortit la paille humide de son sac et la jeta sur le feu. Il y eut bientôt tellement de fumée dans la maison que la sorcière éternua.

— Atchoum !

Elle éternua si fort qu'une de ses dents tomba dans le feu. Elle ne s'en était pas encore rendu compte que Bonjour, dissimulé par la fumée, venait lui chatouiller le nez avec la plume du corbeau.

— Atchah !

Deuxième éternuement, deuxième dent perdue. C'était le moment de s'en aller : Bonnenuit poussa la porte et les trois frères s'élançèrent dans le jardin, en toussant eux aussi à cause de la fumée de la paille. Et voilà qu'au moment de sortir, Bonappétit toussa si fort qu'il lâcha un énorme pet qui sentait encore plus mauvais que la fumée.

— Pouah ! fit la sorcière qui cracha alors sa troisième dent.

C'est ainsi qu'elle devint la sorcière Sans-Dent, grâce à la ruse et au courage des trois frères. Ils quittèrent sa maison en riant, tandis qu'elle criait à tous les diables.

— V'ai perdu mes dents ! Fales gamins ! Mes trois dernières dents ! Ve ne pourrai plus manver.

Méfants garnements ! Fans mes dents, ve vais mourir de faim !

Entendant le mot faim et voyant qu'elle se mettait à pleurer, Bonappétit eut soudain pitié de la sorcière. Il déclara qu'il voulait bien lui apporter de temps en temps de la purée, à condition qu'elle promette de ne plus s'attaquer aux enfants.

— Ve promets que ve ne manverai plus que des purées, dit-elle. Ve le vure.

Et depuis ce jour, la sorcière Sans-Dent n'a plus fait de mal à aucun enfant.

LA POTION MAGIQUE

BONJOUR finissait juste de raconter comment la sorcière avait perdu ses dents, quand Risetette et les trois frères arrivèrent près de chez elle. On reconnaissait les cheminées en bois, en verre et en pierre, mais aucune fumée ne s'en échappait et le corbeau noir n'était pas perché sur le toit.

— Peut-être qu'elle dort, hasarda Bonnenuit.

— Tu n'y es pas, corrigea Bonappétit. À son âge, une sorcière ne dort plus : elle risquerait de ne pas se réveiller.

Peut-être qu'elle est morte, espéra secrètement Risetette, inquiète à l'idée de rencontrer une sorcière, même vieille et fatiguée. Franchement, la vue de cette maison sinistre donnait plutôt envie de partir en courant. Mais elle se rappela la promesse faite à la Risetette du miroir et ne dit rien de son inquiétude aux trois frères. Ils appelèrent : « Sorcière Sans-Dent ! Sorcière Sans-Dent ! » Au bout d'un moment, on entendit une voix chevrotante.

— Qui c'est ?

— C'est nous, les trois frères, répondit Bonjour, avec notre amie Rissette.

— Je vous ai apporté de la purée de pomme de terre, ajouta Bonappétit.

— Entrez, entrez, fit la voix, la porte est ouverte.

La pièce était sombre, pleine de désordre et de poussière. Partout s'entassaient des morceaux de bois, de la ferraille, des écumoirs, des poêles cabossées, des chaudrons noirs de suie, des bassines sales et des balais déplumés. Ça sentait les champignons comme dans une forêt. La sorcière était assise dans un grand fauteuil près de la cheminée, emmitoufflée dans une couverture gris-vert et coiffée d'un bonnet de nuit. Elle avait l'air tout raplapla, on aurait dit une vieille poupée de chiffon abandonnée là depuis longtemps. Sur le dossier du fauteuil était perché un grand corbeau noir et bleu. De son index long et noueux, la sorcière fit signe aux enfants d'approcher. Rissette sentit son corps se glacer quand il fallut serrer cette main décharnée, une vraie patte de poule, et elle fut soulagée de ne pas devoir l'embrasser, car ses joues ressemblaient à du carton-pâte et son nez était si tordu qu'on avait peur d'y rester accroché. Mais la vieille femme avait des yeux doux et son sourire de guingois donnait envie de sourire aussi.

— N'aie pas peur, ma petite, dit-elle à Rissette. Je suis une vieille sorcière à la retraite, je n'ai plus de dents et ne fais plus de mal à personne.

— Rissette est notre voisine, expliqua Bonjour, et elle veut vous poser une question sur les oiseaux.

— Quoi ? quoi ? quoi ? fit le corbeau.

— Je voudrais savoir pourquoi les oiseaux chantent, demanda Risetete.

La sorcière se gratta l'oreille, fronça le nez, puis secoua la tête. Elle déclara qu'elle n'avait jamais appris ces chansons-là. Elle ne connaissait que son corbeau, lequel ne chantait pas : il croassait et quand il ne croassait pas, il parlait, car les corbeaux sont doués pour la parole.

— Quoi ? quoi ? quoi ? fit le corbeau.

Le gros oiseau noir et bleu sauta sur l'épaule de la sorcière, se pencha vers son oreille et commença une histoire incompréhensible. Le bec du corbeau faisait clap, clap, clap, et la sorcière se mit à sourire, sans qu'on sache si c'était parce qu'il lui chatouillait l'oreille ou parce qu'il lui racontait une blague. Risetete se tourna vers Bonjour, l'air étonné, mais celui-ci fit signe de patienter. Au bout d'un moment, le corbeau remonta sur son perchoir et la sorcière toussota :

— Mon corbeau dit qu'il n'y a que les oiseaux chanteurs qui savent pourquoi ils chantent. Il faudrait leur demander directement.

— J'ai déjà essayé avec le merle, dit Risetete, mais il n'a pas voulu répondre, il s'est envolé.

— C'est normal, répondit la sorcière. Moi je fais peur aux enfants et toi tu fais peur aux oiseaux. Pour les oiseaux, les enfants sont des espèces de sorcières.

Et alors ? Il n'y avait donc rien à faire ? Risetete sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle était désespérée. Une fois de plus on ne voulait ou ne pouvait pas répondre à ses questions. Et cette

sorcière qui la traitait de sorcière, elle, une gentille petite fille ! Elle éclata en sanglots.

— Ne pleure pas, Rissette, dit Bonjour pour la consoler, nous allons fabriquer une machine pour imiter le chant des oiseaux. Ça les amusera et ils nous expliqueront.

— Ce sera compliqué et fatigant, remarqua Bonnenuit.

— Peut-être que la sorcière connaît un sirop magique, suggéra Bonappétit.

— Toujours manger, fit Bonnenuit. Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Un estomac ?

— Et toi, paresseux ? Tu ne peux pas penser à quelque chose pour aider Rissette ?

— On pourrait dormir et rencontrer des oiseaux en rêvant. Dans les rêves, on comprend tout.

— Oui mais, quand on se réveille, on ne se souvient plus de rien, objecta Bonjour.

À ce moment de la discussion, la sorcière intervint. Autrefois, dit-elle, elle avait utilisé une potion spéciale qui la faisait se transformer en peluche ou en pain d'épices pour attirer les enfants. Quelques gouttes de cette potion et Rissette deviendrait un oiseau chanteur. Ainsi elle pourrait mener son enquête sans faire peur à ces petites bêtes à plumes.

— Bonne idée ! s'écria Bonappétit, et moi je me transformerai en garde-manger.

— Ça serait malin, ricana Bonnenuit. Tu as déjà vu un garde-manger se manger lui-même ?

— Arrêtez de vous chamailler !

Rissette se moucha, sécha ses larmes, mais elle hésitait encore. N'y avait-il pas de danger ? Une fois

que les oiseaux lui auraient répondu, est-ce qu'elle pourrait redevenir une petite fille et retourner jouer avec son amie du miroir ?

— Bien sûr, répondit la sorcière, tu pourras même devenir qui tu veux quand tu veux. Cette potion permet de se transformer en n'importe quoi, mais attention ! il ne faudra pas oublier la petite chanson qui l'accompagne, car la potion toute seule ne peut rien. Si tu oublies la chanson ou si tu oublies la potion, plus de Risetette, petit oiseau tu resteras.

— C'est d'accord, dit Risetette qui avait bonne mémoire. Donnez-moi de cette potion.

— C'est que je n'en ai pas en réserve, répondit la sorcière. Et puis, pour la préparer, il me faut des ingrédients très spéciaux et je ne sais pas si tu les trouveras.

— Nous l'aiderons, dirent en chœur les trois frères.

Alors, la sorcière leur dressa la liste de ce qu'il fallait pour cette potion magique. Des choses incroyables, mes amis : une poire louise-bonne coupée en deux, trois graines de citrouille, une pièce de quatre sous en chocolat, un mouton à cinq pattes, une scie à musique, des bottes de sept lieues, huit huîtres fines de claire, un œuf de pic et dix nœuds coulants. Les enfants demandèrent où ils allaient trouver tout ça. La sorcière ne se souvenait plus très bien. Elle suggéra de chercher un peu partout, mais pas dans les supermarchés, car on n'y trouve jamais rien de magique. Le plus important dans la recherche était le secret. Il ne fallait surtout pas dire aux adultes qu'on s'occupait de magie, car ils n'y

croyaient pas et la magie, il faut y croire pour que ça marche...

— Revenez quand vous aurez tout trouvé, pas avant. Je préparerai la potion et le petit oiseau Rissette saura enfin pourquoi les oiseaux chantent.

Sur ces paroles, on se quitta.